



l'écho

Le journal des étudiants du Collège de Bathurst

L'héritage de l'ancien exécutif



Photos : J. R. Haché



"Le Nouveau Conseil Exécutif (Jean-Marie Nadeau, président, Ghislaine Lanteigne, vice-prés. à l'intérieur et Robert Haché, vice-prés. à l'extérieur) s'est saisi des rênes juste après le mors aux dents. (i.e. la grève)."

(D.N.C.) Lors de la dernière réunion du conseil étudiant, le nouveau vice-président à l'extérieur, M. Robert Haché a annoncé aux membres de l'assemblée législative que notre représentant de l'U.C.E. (qui demeure à Frédéricton) participera au congrès national à Ottawa les 22-23-24 mars prochains. Puisque ça nous coûte \$270 pour faire partie de l'U.C.E., on nous demande d'énumérer ce qu'on veut que le Père Noël nous apporte l'année prochaine... Lorsque M. Elói DeGrâce a demandé au

vice-président de l'extérieur si l'exécutif entendait demeurer dans l'U.C.E., M. Robert Haché a dit qu'il ne le savait pas.

La fin de semaine du 29-30-31 mars, le Collège sera l'hôte du congrès d'ACTION. L'inscription rapportera \$650, mais les dépenses s'élèveront à \$715, donc un déficit de \$165, payé par l'A.E.C.P. Inc, et non par ACTION — il paraît que c'est la tradition, et à cause du "prestige" comme le disait si bien M. Robert Haché, il ne faut pas regimber. Il a en outre déclaré

que le Collège St-Louis, hôte du congrès de l'an dernier avait payé le déficit sans mot dire bien qu'il fût dans une situation financière défavorable. Evidemment, quand on veut "péter" plus haut que le trou... Enfin, il vaudrait mieux donner nos \$270, de l'U.C.E. à ACTION; l'U.C.E. s'en sert pour organiser des CO-OP housing en Ontario; nous on doit se contenter "d'un support moral". (N.B. Plusieurs présidents de classes brillaient... par leur absence.)

BEAUCOUP D'APPELÉS PEU D'ÉLUS

Trois étudiants du Collège se rendent au congrès national du parti libéral à Ottawa les 4, 5 et 6 avril prochains. Qui sera élu chef du parti? D'aucun cherchent à prédire que ce sera son candidat préféré mais quels sont les candidats les plus susceptibles de l'emporter.

Les trois candidats qui ont le plus de chances d'être élus sont: Robert Winters, Eric Kierans et Pierre Elliott Trudeau (ce dernier est mieux connu sous le surnom "bébé requin"). Nous remarquons que ce trio est formé de deux hommes de la haute finance et d'un intellectuel. Eric Kierans avait préparé le coup depuis longtemps; ancien président de la bourse de Montréal, ministre des finances dans le cabinet du "beau Lesage", il a été le premier du trio à présenter sa candidature, et il était certain de gagner. Il avait l'appui de la haute finance cana-

dienne, puisqu'il en fait lui-même parti, et Pierre Elliott-Trudeau le savait; c'est pour cela qu'il n'a pas bougé.

Mais il y a eu M. Robert Winters, ministre du commerce et baron de la haute finance internationale (dans le lignage des Kennedy, Péchiné, etc.) M. Robert Winters est un ancien administrateur de la Rio Tinto, un Trust International qui exploite et fixe le prix du cuivre dans tous les pays du monde libre. Il y a autant de différence entre la fortune de M. Winters et celle de M. Kent de Bathurst et celle d'un type qui exploite une petite cantine. Quand à M. Pierre Elliott-Trudeau, on dit qu'il est "seulement" millionnaire.

Donc voici le jeu: MM Winters et Kierans se font la lutte, et en politique, c'est celui qui a l'appui de "la machine" qui est élu, or la machine fonctionne

avec de l'argent; c'est son seul carburant, inutile de dire que M. Kierans est en perte de vitesse par rapport à M. Winters. C'est ici que M. Trudeau entre en jeu; il espère nager (comme un "bébé requin") entre ses deux principaux adversaires et si l'un des deux perd de vitesse au quatrième ou cinquième tour de scrutin et se retire de la lutte il espère recueillir les votes de ces supporteurs.

Mais ce qui frappe le plus, c'est qu'un type comme M. Winters (ses gens font faire la "popote" politique par les autres) se présente à la chefferie d'un parti politique. Ceci n'est-il pas une indication que la situation financière canadienne laisse à désirer puisqu'un grand manitou de la finance internationale se sent dans l'obligation de remettre les affaires en ordre. Entre temps, "bébé requin" apprend à nager... J. B. D'AMOUR

LE COÛT DE LA VIE AUGMENTE

(DNC) Les prix de pension augmentent l'an prochain. En effet, le Père Sampson secondé de M. Alcorn, gérant de la cafétéria, a dévoilé la liste des nouveaux prix à la dernière réunion de l'A.E.C.B. Incidemment, le coût des repas sera le même, ici à Bathurst, que ceux payés par les étudiants qui fréquentent la cafétéria de l'Université de Moncton. Le père Sampson a expliqué le fonctionnement d'une carte qui serait mise à la disposition des étudiants et qui leur épargnerait jusqu'à 19% comparativement à un étudiant qui préférerait payer chaque repas individuellement. Système A 3 repas par jour — 5 jours par semaine 35 semaines /année sans carte \$2.85 — \$3.00 \$425. — \$450. avec carte \$375. (épargne de 19%) Système B 2 repas par jour — 5 jours par semaine 35 semaines /année sans carte \$2.00 — \$3.00 \$350 — \$400. avec carte \$300 (épargne de 10%)

Actuellement 2 repas par jour reviennent à \$1.90. Ceux qui posséderont une carte auront droit à un deuxième service (gratuit) si ce n'est pas du steak ou autre denrée dispendieuse. Deuxièmement, la carte ne sera pas transférable c'est à dire qu'un type ne pourra pas la passer à un copain afin d'aller manger en ville. Un type pris en défaut sera passible d'une amende allant jusqu'à \$50.00

Le Père Sampson a fait remarquer que le système A ou B entrera en vigueur si une centaine d'étudiants s'inscrivent. Il a dit que les étudiants qui sont en résidence à l'Université de Moncton sont obligés de se procurer une carte de cafétéria; il se peut qu'éventuellement on oblige les étudiants en résidence au Collège de Bathurst à faire de même. Il a spécifié que le système de carte ne fonctionne pas en fin de semaine. Pour ceux que ça intéresse, l'an prochain steak, patates et légumes \$1.25

Convention à Ottawa

La délégation du club des Etudiants Libéraux du Collège de Bathurst se rendra à la convention nationale libérale les 4-5-6 avril prochains. Cette délégation est composée de Michel Thériault, Vincent Robichaud et Aurèle Doucet. Le Collège de Bathurst (curieux paradoxe) se place parmi les rares universités qui enverront un maximum de trois délégués à cette convention. La plupart n'y enverront que deux représentants.

Le choix de nos délégués est déjà fait; Pierre Elliott Trudeau est le candidat supporté. Son prestige personnel, son objectivité, le fait qu'il est bilingue ne laissent pas tellement de choix. Li béré des préjugés des canadiens-français devant l'anglophonie, Trudeau est celui qui peut se permettre de dire qu'il est temps "de jeter aux orties les mille préjugés dont le passé encombre le présent et de bâtir pour l'homme nouveau..."

Si j'étais un Machiavel anglo-canadien, j'encouragerais les séparatistes... Je penserais qu'en occupant ces brillants jeunes hommes tout frais émoulus des universités à se soucier du séparatisme, je contribuerais à les empêcher de progresser pendant dix autres années."

D. Rousselle



Comme il vous est sans doute arrivé de le remarquer, L'ECHO n'est pas paru durant le mois de mars. En voici la raison: l'imprimerie avec qui nous faisons affaire a fait faillite et le 10e numéro qui était à ce moment-là en voie d'impression n'a pu être achevé et nous être livré. Conséquemment, nous avons du trouver un nouvel imprimeur et avant que le tout ne soit réglé, il était trop tard pour faire paraître ce 10e numéro et nous avons attendu pour en rédiger un autre. Nous vous prions d'excuser ce contretemps involontaire.

L'EQUIPE

EDITO L'éveil



Photo : G. Savoie

Les remous perçus ces derniers temps chez les Canadiens-français du Nouveau-Brunswick commencent à se préciser. Il y a une prise de position qui ne prête pas à l'équivoque; c'est le résultat d'un effort constant. Le travail entrepris depuis quelques décades par nos élites pour un avancement de la minorité francophone de notre province semble porter ses premiers fruits dans l'apparition d'une mentalité qui, elle aussi n'a rien d'ambigüe.

Ce n'est pas seulement d'hier que notre groupe minoritaire produit des individus qui seraient aptes à réclamer nos droits. Cependant, ces gens étaient soumis à toute une tradition de méfiance, de silence et de laisser-passer qui leur coupait la parole. La nouveauté de 1968 est justement de ne pas tenir compte de cet héritage de passivité qu'on nous léguait sans demander notre avis. Probablement que nos prédécesseurs ont, à un moment donné, senti le désir de mettre fin à la situation contre laquelle la "gent estudiantine" réagit actuellement. Mais, l'influence des "sages" tout imprégnés des affres de la déportation finissait toujours par prendre le dessus et l'on remettait dans les mains de notre déesse Evangéline nos espoirs et nos désirs d'une condition de vie plus élevée et plus exaltante. Aujourd'hui, c'est différent et notre élite en formation s'applique à prouver cette différence d'une façon ou d'une autre.

L'éveil se fait; on ouvre les yeux; l'Acadie ne dormait pas seulement, elle était morte (puisqu'on parle de renaissance, peut-être cet éveil devrait-il être qualifié de résurrection)... Encore récemment, il était difficile d'avoir la vision nouvelle de l'Acadie. Pour expliquer à la France l'existence de l'élément canadien-français aux maritimes, il a fallu employer les vieux clichés, l'épopée acadienne et nos vieilles chansons qui sonnent faux à nos propres oreilles. Ainsi, beaucoup de Français ont pour la première fois entendu parler d'Evangéline et de Gabriel, les béquilles d'une Acadie trop portée à la rétrospective.

Le courant nouveau consiste en un magistral coup de brosse sur ces vieux tableaux pour concentrer les efforts sur ce qui doit être et non sur ce qui était. En plus, les étudiants de nos institutions ont adopté un nouveau mot, une nouvelle arme: le mot "évolution" (dans notre contexte, ce mot signifie presque révolution). Plus que jamais, l'évolution s'impose aux étudiants de nos maisons d'éducation. Les structures à l'intérieur de nos institutions respectives doivent être modifiées si cela n'a pas déjà été fait. Une fois la révolution accomplie dans leur milieu étudiant, ces adeptes des choses de l'esprit seront en mesure de la porter à l'extérieur.

Plus l'éveil se précise, plus l'étudiant du post-secondaire prend de l'importance relativement à cette révolution tranquille. C'est l'étudiant francophone qui prend maintenant l'initiative; c'est de lui qu'est partie l'étincelle qui a causé un certain grabuge à l'édifice de Centenaire de Fredericton le 20 février dernier lors des manifestations pour faciliter le financement de l'éducation supérieure dans la province. Non seulement l'étudiant prend les devants, mais les leaders de notre société se rallient à lui et sont même disposés à payer pour ses fredaines et à le tirer des mauvais pas.

Par son effectif d'intellectuels "en puissance", l'Acadie a maintenant une voix pour s'exprimer (et non murmurer). Avant d'être instruite, elle doit être hardie et de ceci, nos étudiants actifs en sont le témoignage. C'est armés d'une instruction solide, d'agressivité et de quelques siècles d'histoire que nous entrons maintenant dans la lutte.

Delphis Rousselle,
Rédacteur-en-chef.

l'écho

JOURNAL DES ETUDIANTS DU COLLEGE DE BATHURST

Directeur : Robert Awad, (3e col.)
Rédacteur-en-chef : Delphis Rousselle (3e col.)
Rédacteur-adjoint : Léonard Légère (3e col.)
Affaires étudiantes : Bernard D'Amour (4e col.)
Politique-Economie : Odilon Turcotte (3e col.)
Arts & Lettres : Daniel Pagé (3e col.)
Serge Patenaude (2e col.)
Sports : Aldéric Basque (4e col.)
Mise-en-page : Georgine Haché (4e col.)
Jacques Audet (4e col.)
Gérant : Rodrigue Haché (2e col.)
Caricaturiste : Guy Méthot (3e col.)
Photographe : Aurèle Doucet (3e col.)
Conseiller : Lucien Audet, c.j.m.

l'écho est membre de la Presse Etudiante Acadienne.
Imprimerie Blais, 212, de la Cathédrale, Rimouski

Brutus — Paul Toupin T.C.B.

Au festival d'art dramatique du N.-B., la troupe du Collège de Bathurst (T.C.B.) a présenté "Brutus", pièce de l'auteur canadien-français Paul Toupin.

L'adoption d'un sujet classique, l'assassinat de César, par un auteur contemporain ne devrait se faire que si l'originalité d'une conception se justifie. Dans "Brutus", Paul Toupin nous présente une figure originale de César. On y retrouve l'ambitieux traditionnel mais teinté d'un pessimisme qui rejoint des thèmes existentialistes: "Pour réussir il ne faut rien vouloir, ni rien faire".

Toupin met en cause le thème de l'amitié. L'amitié vraie entre deux hommes est-elle possible? L'homme est de tout les temps et nous sommes partout les mêmes et aussi partout différents.

Les remarques de César sur les sénateurs romains nous font réfléchir sur le sérieux de nos propres institutions.

La pièce nous a apporté quelque chose de nouveau. Tout en nous faisant revivre un moment historique, "Brutus" a posé des problèmes qui sont communs au XXe siècle.

On a dit du théâtre de Toupin qu'il était le plus littéraire du Canada français. L'auteur cherche à écrire dans une langue aussi pure que possible. Ses personnages s'expriment dans un français d'aujourd'hui tout en respectant le ton romain. Par ton, il faut entendre "celui du langage où se doit fondre celui

des personnages, lesquels sont liés à leurs caractères qui, à leur tour, le sont à un conflit".

Les étudiants de la Troupe du Collège de Bathurst n'avaient pas la tâche facile en présentant "Brutus". Il est assez ardu de faire apprécier au public une pièce historique car les pièces essentiellement historiques ennuient parfois comme ennuient ces gens qui envahissent un milieu qui n'est pas leur. Au départ ils avaient contre eux leur jeunesse (rare paradoxe ces temps-ci); les comédiens étaient tous trop jeunes pour leur rôle.

On parle souvent de conflit de générations. Le problème se trouve dans la pièce entre Brutus et César mais le facteur âge (leur jeunesse) nous empêchait de saisir complètement sa portée. Brutus ne peut comprendre l'indifférence de César pour l'Etat; Ce qui compte pour ce jeune guerrier c'est la grandeur de Rome.

La distribution était dans l'ensemble assez bonne et rendait justice à une pièce essentiellement littéraire où l'action, sauf pour l'assassinat de César, se réduit à la dynamique du dialogue. Et quel dialogue! Souple, voluptueux, brillant! A la française quoi!

Raoul Boudreau dans le rôle principal de Brutus a été à la hauteur de la situation. Il a joué avec dignité et avec beaucoup de sincérité. Sa diction était excellente et il a bien mérité la mention de meilleur acteur.

César (Robert Losier) a aussi joué avec sincérité. Toutefois le visage très expressif traduisait un manque de maturité. Le juge a remarqué le trop de vitalité dans ses mouvements.

Roland Guitard dans le rôle du 1er conjuré y a mis tout son cœur. Mais Roland tu n'es pas assez méchant pour jouer ce rôle de traître. Il était difficile de te prendre au sérieux.

La voix de Charles Picot vaut son pesant d'or et il a su en tirer profit dans son rôle du 2ème conjuré. Toutefois Charles, il me semble que tu ne ressentais pas ce que tu disais. Tu paraissais parfois ne savoir que faire de tes mains. Remarque que cette critique est subjective et ne correspond pas à l'opinion du juge.

Portia (Ghislaine Lanteigne), tu avais la beauté, le charme et la dignité d'une dame romaine mais ton amour pour Brutus manquait de sincérité. Tu employais le même ton pour t'adresser à César et à ton mari.

Les décors étaient appropriés et faisaient preuve d'ingéniosité. Ils créaient une atmosphère favorable à l'éclosion du dialogue.

En terminant je dis bravo pour mes copains du T.C.B. Vous avez accompli un beau travail d'équipe et vous avez bien représenté l'élément français à ce festival d'art dramatique.

Lucienne Losier
I "L'Ecrivain et son théâtre",

Paul Toupin, Le cercle du livre de France 1964, p. 34.

Un peu de patins (potins) artistiques

Sous l'insigne du B.B. (Biculturalisme et Bilinguisme) débutait mardi, le 5 mars, le Festival d'Art Dramatique du N.B. avec tout le faste normal à un festival qui se veut bien. Mais où étaient donc les représentants de la langue de Molière? Où sont dans tout ça l'Université de Moncton, le Collège St-Louis, et peut-être même le Collège Maillet? N'auraient-ils pas apportés l'échange biculturel auquel tant d'entre nous veulent s'accrocher? Considérant le fait que des cinq pièces jouées, une seule, et rien qu'une seule soit française, il va de soi que la juriste choisie pour ce 29e Festival soit de langue anglaise. Cependant la formule pour choisir le jury (composé d'un seul membre) nous semble discutable. En effet, ne serait-il pas préférable que le jury soit composé d'au-moins deux membres qui pourraient ainsi représenter les deux ethnies en présence? Car nous croyons que jamais, jamais qui qu'il soit, un juge possédant originellement un esprit anglais ne saura saisir, apprécier, juger la finesse, la subtilité de la langue française...

...L'heureux hasard a bien voulu marier la semaine de l'éducation et la semaine du Festival d'Art Dramatique. Et nous croyons que le jeune public alors présent aurait dû être en quête de l'éducation artistique qui s'offrait à lui grâce à une manifestation si rare et pourtant si es-

sentielle. En a-t-il été vraiment ainsi? Cependant pouvons-nous en exiger autant de nous! En effet, nous avons bien pris conscience que certaines de nos réactions étaient contraire à la réaction normale suggérée par le moment. Aussi on a bien pris soin de nous le faire remarquer. Par contre de la première à la cinquième représentation, nous avons assisté à une montée de l'intérêt pour la chose théâtrale; plusieurs personnes en témoignèrent ouvertement.

...En tant que simple étudiant, nous ne voudrions pas usurper des droits qui ne sont pas nôtres: droits qui appartiennent aux gens de la haute sphère artistique. Nous tenons tout de même à faire remarquer que le choix de la pièce fait par le T.C.B. n'était pas tout à fait adapté aux exigences du public actuel. Et parce qu'encore une fois on n'a pas su répondre à ces exigences, nous croyons bon de rappeler que les conditions de

l'art doivent être d'abord et en tout rempli. Aussi nous puiserons les critères motivant le choix de toute représentation, chez Victor Hugo.

... "On ne saurait trop le redire, pour quiconque a médité sur les besoins de la société, auxquels doivent toujours correspondre des tentatives de l'art, aujourd'hui plus que jamais le théâtre est un lieu d'enseignement. Le drame doit donner à la foule une philosophie, aux idées une formule, à la poésie des muscles, du sang et de la vie, à ceux qui pensent une explication désintéressée, aux âmes altérées un breuvage, aux plaies secrètes un baume, à chacun un conseil, à tous une loi". Et si aujourd'hui, le théâtre avant-gardiste se veut d'être pour les acteurs, alors nous suggérons que ces derniers puissent choisir eux-mêmes leur théâtre.

M. Daniel Pagé 3e Coll.
Serge Patenaude 2e Coll.

FRANSBLOW'S

Vêtements
pour hommes et femmes

King St.

Bathurst

N.-B.

COFFIN OFFICE SUPPLY LTD.

Bathurst

N.-B.

Nécessaire de bureau

Tél. 546-6534

Tiger at the gates

(La guerre de Troie n'aura pas lieu, par Jean Giraudoux)

Pièce présentée par l'École Normale de Fredericton au Festival d'Art Dramatique du Nouveau-Brunswick, mercredi, le 6 mars, 1968.

La perspective de voir revivre sur la scène des personnages qui, depuis longtemps, peuplent mon imagination était pour moi un enchantement. Quand l'évocation se fait par la magie d'un auteur "inspiré" comme Giraudoux, me disais-je, ne doit-on pas espérer connaître des moments d'intense émotion ?

De la part de l'auteur, l'auditoire fut servi à souhait. Il nous est apparu que le théâtre de Jean Giraudoux (1882-1944) est "classique" au même titre que le théâtre de Racine, selon l'heureuse expression de Pierre Pouget. Chaque personnage exprime "une aspiration profonde de l'être humain, une attitude particulière en face du destin." Andromaque exprime la sagesse lucide, l'effort tenace, quoique sans illusion, pour conjurer la sottise du destin. Cassandre est fidèle à son ingrate mission : "C'est un grand malheur que d'annoncer le premier des malheurs." (Les Perses). Hector nous confronte solennellement avec un problème essentiel de notre destinée : la paix et la guerre.

Mais, par malheur, ce soir-là, tout se faisait en anglais. La traduction de Christopher Fry est honnête, à ce qu'on dit.

Mais l'enchantement du verbe français ne s'y retrouve pas. L'expression anglaise finit par me lasser... comme une profanation. De place en place, des éclairs de génie réussissent à percer : la majesté de la pensée grecque se laisse deviner. Chaque fois, un sentiment de regret s'emparait de moi, comme si, dans un Mystère du Moyen Age, j'eus reconnu un roi sous des haillons. Réaction purement subjective, il va sans dire !

Comme toujours, Jean Giraudoux croit nécessaire que soit créée une atmosphère d'irréalité. Dès le lever du rideau, nous sommes projetés dans un "solennel dépaysement." Hector rentre à Troie après une expédition victorieuse. Il trouve la ville en émoi : son frère Paris a enlevé Hélène, épouse du roi de Sparte Ménélas ; on est à la veille d'un nouveau conflit qui paraît inévitable. Tous les Troyens désirent ou acceptent la guerre, à l'exception d'Hector qui en est las, et de sa jeune femme Andromaque, qui va être mère. Hector est résolu à sauver la paix à tout prix. Au cours de la cérémonie de la fermeture des portes du temple de la guerre, invité à rendre aux morts de la campagne qui vient de se terminer l'hommage traditionnel, il prononce un discours exempt de tout conformisme. Les Grecs débarquent pour demander des comptes. Hector voit la dernière chance de paix dans une entrevue avec Ulysse. Mais le

destin sera plus fort que la bonne volonté des deux hommes. Un incident banal suffira à ruiner tous les efforts de conciliation. Les portes du temple s'ouvrent de nouveau. Le tigre sera relâché. La guerre de Troie aura lieu...

Le juge-critique confirma dans ses remarques le véritable défi que présente un tel chef-d'œuvre. Des acteurs chevronnés, nous dit-on, hésitent à assumer certains rôles. Ce soir-là, trop souvent, le jeu n'en valait pas la chandelle. On se prenait à envier ceux qui, trente ans passés, ont eu le bonheur de voir Pierre Renoir dans le rôle d'Ulysse et Louis Jovet dans celui d'Hector.

Le directeur, M. Robert McNutt, s'est attelé à une tâche sur-humaine. Avec des amateurs, avant de commencer, il était déjà voué à l'échec. Enfin, le comble, plusieurs personnages sonnent faux. Paris nous est apparu comme un gallant de salon. Ajax personnifiait un pitre alcoolisé. Priam n'avait rien de la majesté d'un roi guerrier.

La critique fut sévère et à bon droit. On ne ravalait pas ainsi des héros de légende rendus célèbres par leur force prodigieuse, leur courage intrépide et leurs succès dans des entreprises difficiles et périlleuses. On ne traite pas ainsi une pièce de Jean Giraudoux !

Cyrille D'Amours, ptre professeur.

A View From The Bridge :

chute inévitable d'un homme dans le destin

A View From The Bridge — c'est Katie, jeune et jolie, à la recherche de gaieté et amour dans une vie rébarbative, c'est l'amour jaloux d'un débardeur pour sa nièce Katie, c'est le naufrage d'un homme ; enfin, c'est la chute inévitable d'un homme dans le destin.

Arthur Miller est un des rares écrivains modernes qui ait écrit une vraie tragédie. Une tragédie, non pas dans le sens de personnages illustres, d'actions extraordinaires mais plutôt une tragédie basée sur un simple récit de débardeurs : une vraie tragédie.

Arthur Miller nous donne ses impressions lors de la première audition du récit : "Ce qui m'a le plus frappé a été la précision et la simplicité émouvante du développement..." Et, avant d'écrire sa pièce : "Je veux que l'audience ressente la même chose que j'ai ressentie lorsque j'ai entendu l'histoire pour la première fois."

Son but a certainement été atteint durant la représentation du U.N.B. Drama Society. La mise en scène était excellente !

On ne sentait loin de la scène illuminée... loin du décor... loin des comédiens... Comment oublier le crescendo d'actions conduisant à la mort d'Eddy ? Tout était très près du besoin universel, très près de nous : liaison intime de vie et théâtre.

On dit que l'essentiel au théâtre, c'est la représentation. Les personnages ici, étaient chacun dans la peau de leur rôle. Nous avons été émerveillés devant la maturité d'Alfieri, l'amour d'Eddy, la sincérité de Catherine et Béatrice. Le transfert d'apparence et de personnalité était extraordinaire. Ces comédiens ont réellement rendu l'atmosphère de la pièce.

Et nous, spectateurs ? Qu'avons-nous retiré de cette fameuse pièce ? Un peu comique ? Nous avons sans doute passé à côté du message... Ce comique nous était amer ? Nous avons peut-être capté le message de l'auteur. Cette pièce était très symbolique, donc, nécessité de lire entre les lignes. Il était ainsi possible de rapporter les actions d'Eddy aux nôtres. Ce qui nous a permis de nous comprendre

un peu mieux, non seulement comme des entités psychologiques isolées, mais plutôt comme des êtres solidaires.

Mona Chamberlain lère coll. D.

Le talent est récompensé

Le trophée régional du Festival ("Sagesse") pour la meilleure production a été remporté par U.N.B. avec une pièce qui s'intitulait "A View From The Bridge".

Le prix pour la meilleure mise en scène a été remporté par Stan Morton du Stage Door '56 avec "Suddenly last Summer" de Tennessee Williams.

La plaque pour la meilleure présentation visuelle a été décernée à la troupe du "U.N.B."

Le meilleur comédien a été choisi dans la troupe du "U.N.B.". Il s'agit de David Attis qui interprétait le rôle d'Eddy dans "A View From The Bridge".

La meilleure comédienne a été dans la troupe du "Stage Door '56". Il s'agit de Sylvia Sentell qui interprétait le rôle de Catherine Holly dans "Suddenly Last Summer".

Le meilleur interprète d'un rôle secondaire a été choisi dans la troupe du "Gagetown". L'acteur choisi se nomme Gord Brown. Il interprétait le rôle de Mr. Paravicini.

La meilleure interprète d'un rôle secondaire se trouvait encore parmi la troupe de Moncton. Elle se nomme Marjorie Moar et elle incarnait le rôle de Mrs. Holly dans "Suddenly Last Summer".

THE MOUSETRAP

d'Agatha Christie

Des personnages bizarres, une intrigue toujours grandissante, voilà ce qui caractérisait la pièce d'Agatha Christie, "The Mousetrap". L'auditoire s'était fait transporter dans un monde fictif et cela, tout en conservant un réalisme de situation. Les personnages en présence vivaient leur rôle. Mais pour donner une critique valable, il serait bon de référer à ce que nous disait une personne compétente telle que l'a été Mademoiselle Dolby.

Le directeur, M.W.H. Glover était vraiment à la hauteur de la situation. Il m'a avoué personnellement, dans un interview, qu'il n'avait aucune expérience dans le théâtre. Il était un militaire de carrière. Il faut donc se rendre à l'évidence que dans de telles conditions, nous n'avons que des éloges à lui faire. Le directeur a réellement voulu fai-

re voir une intrigue toujours grandissante mais son principal défaut était justement de ne pas l'avoir fait sentir assez vite. Et pour confirmer ces dires, le juge avait dit : "le progrès chronologique était trop lent." De plus, dans la dernière scène alors que le faux policier cherche à commettre un troisième meurtre, celui de Mollie, la tension n'est pas assez forte. C'est à ce point tournant de la pièce qu'elle doit être à son plus fort. Mais pour ce qui est de la pièce en général, la direction était excellente.

Quant aux personnages, à mon avis, c'était la meilleure distribution de toutes les pièces présentées au festival, en ce sens que, comme groupe, les personnages formaient un ensemble homogène. Aucun ne primait dans l'ensemble et chacun remplissait son

(Suite à la page 4)

Voyage d'illusions

"Suddenly Last Summer" de Tennessee Williams

Une musique douce et mystérieuse pénétrait la salle avant même l'ouverture des rideaux et faisait pressentir au public le déroulement d'un drame intense.

Enfin, après une attente qui semblait si longue, on ouvre les rideaux. La scène nous situe dans un jardin somptueux de la Nouvelle-Orléans. Nous apprenons que l'action traite d'événements du passé et d'un poète mort l'été précédent, mais qui vraiment nous semble un personnage réel jouant son rôle à la perfection.

Tout le long de la pièce, nous nous apercevons que les personnages présents sur la scène étaient dominés par une implacable dame retenue dans sa chaise roulante.

La vieille dame ne croit pas sa nièce lorsque celle-ci lui apprend que son fils est mort en se sacrifiant comme un Dieu. Ayant été le seul témoin de la fin du poète, la jeune fille se sent incapable de raconter la vérité. C'est seulement en la forçant de prendre une injection-vérité qu'elle pourra avouer les événements dont elle a été témoin "last summer".

Il faut reconnaître que toute la mise en scène était bien construite. La simplicité des meubles, et par le fait même de tout le décor, ajoutait beaucoup à l'atmosphère de la pièce. Les comédiens travaillaient bien sur scène et semblaient vivre intensément l'intrigue créée par Tennessee Williams. Une des qualités principales de ces acteurs étaient de savoir écouter lors d'un dialogue. Et fait, ils jouaient en tout temps.

Souvent la musique nous pénétrait. En effet, aux moments les plus saisissants, une musique terrifiante nous faisait participer au drame psychologique qui assaillait les personnages de "Suddenly Last Summer". En particulier, la scène où le médecin donne l'injection-vérité à Katherine doit nous avoir frappés. A ce moment bien précis, les qualités artistiques convergeaient dans un même faisceau, pour nous rendre plus réel le déchirement de la jeune fille à savoir si oui ou non elle devait dire la vérité. La musique, l'éclairage et le jeu des acteurs nous permettaient à ce moment là de comprendre le noeud de l'intrigue.

Contrairement aux coutumes théâtrales, la pièce montée par le "Stage Door '56" devait se dérouler sans entracte. D'ailleurs, c'était préférable pour ne pas briser l'atmosphère créée depuis le début de la pièce.

En concluant, nous aimerions dire que nous avons beaucoup apprécié la pièce, interprétée par la Troupe "Stage Door '56" de Moncton. Nous avons appris que la vérité demeure toujours la vérité, aussi absurde qu'elle semble être parfois.

Gloria Gallant (Gogo) lère Coll.

Dempsey Drugs Ltd.

(Ralph L. Dempsey, Ph.C.)

194, St. George St.

Bathurst

N.-B.

Kent Sales Furniture

211, rue St-Georges

Bathurst

N.-B.

Tél. 546-2715

POUR LES CONTEMPLATIFS...

Nous offrons quelques sujets de méditation qui pourraient fort bien s'insérer dans un examen de conscience ou dans les quelques minutes d'intense méditation qui précèdent le sommeil.

1. L'OPIUM

Lors de la rencontre entre le premier ministre du N.-B. et des "pachas" de la Commission du Financement de l'Education Supérieure et le Conseil Etudiant du Collège de Bathurst, notre éminent "premier" a mis nos gens en garde contre la nocivité du "rêve en couleur". Selon les analystes de cette rencontre, il semble qu'on ne peut trop espérer des largesses du gouvernement provincial puisque celui-ci met de grands espoirs sur le secondaire et par conséquent y met plus d'argent. L'entretien avec ces hauts fonctionnaires n'était qu'un calmant où nos gens se sont fait dire fort poliment que ce qu'ils demandaient était impossible ou plutôt refusé tout simplement.

2. L'INVITATION

Après le dur hiver de tempêtes et de froid, les étudiantes du Collège Jésus-Marie de Shippagan nous proposent une autre sorte de phénomène climatique qu'elles appellent un "shower". Certains soutiennent que c'est un "Baby Shower", mais nous ne pouvons nous faire à cette idée puisque nous concevons nos consœurs comme des sages-filles qui seraient plutôt préoccupées par l'accouchement des esprits (maïeutique). Cependant, s'il y a des bébés d'impliqués, nous servirons volontiers de parrains si on nous le demande, mais de pères... c'est trop compromettant.

3. LE RIRE JAUNE

A la nouvelle que l'Echo avait perdu les services de son imprimerie, un sublime ennemi des gratte-papiers et des destructeurs de réputations (i.e. les journalistes) s'est déridé dans un sourire à la Fernandel. Enfin ce journal indépendant qui avait le culot de posséder une charte exemplaire qu'on brandissait en plein congrès provincial, avait le bec à l'eau et risquait de se disloquer. Quel beau spectacle c'aurait été de voir l'Echo tomber de tout son long! Cependant, les choses se sont rétablies et l'Echo est plus indépendant que jamais.

4. L'U.C.E.

Le nouvel exécutif de l'A.E.C.B. ne semble pas vouloir se prononcer si oui ou non les étudiants du Collège de Bathurst vont quitter les jupes de l'U.C.E. l'an qui vient. Cette association ne semble pas avoir tellement servi à nos intérêts dans notre histoire de grève. Jusqu'à date, ACTIONS s'avère plus efficace pour supporter nos revendications.

Delphis ROUSSELLE

THE MOUSETRAP...

(Suite de la page 3)
rôle naturellement.

Mollie avait une grande sincérité et de très bons sentiments. Mais, comme pour la plupart des acteurs, elle n'a pas débuté avec fermeté. C'est probablement, comme dans chaque cas d'ailleurs, une éternelle question de "trac".

Giles est un peu différend des autres. Lui n'a presque jamais pu retrouver son calme. Sa nervosité l'a même porté à l'exagération.

Christopher Wren possédait de grandes qualités. Il donnait vraiment l'impression d'un jeune homme qui ne connaît pas ses intentions futures. Il est un peu perdu. Son rôle exigeait un peu de féminité mais là encore, il y avait une erreur. Il l'était un peu trop.

Le Major Metcalf n'avait pas un très grand rôle mais il a réellement donné l'impression d'être le caractère qu'il incarnait. Il possédait l'accent, la stature et cette nonchalance froide des "British".

Miss Casewell, la vieille fille, rendait l'image d'une personne anti-romantique. On ne peut dire autant pour sa personnalité naturelle; c'est une personne charmante.

Pour Mme Boyle et M. Paravicini, on ne peut dire qu'une chose. Ils ont tous deux gagnés les trophées pour les meilleurs rôles secondaires. Très naturels, avec la diction et l'accent nécessaire, ils furent les récipiendaires de ces trophées. Nous pouvons alors faire nos propres conclusions.

Le sergent Trotter à reçu une mention pour le trophée du meilleur comédien. Il nous a vraiment roulé tout au long de la pièce. Nous étions convaincus qu'il était un policier authentique et pourtant, c'était lui le meurtrier. Son accent était du pur anglais britannique. Mais encore ici, il faut faire certaines réserves sur le jeu de l'acteur. Peut-être est-ce une erreur de la direction mais il me semble que le changement du policier au meurtrier se devait de se faire plus lentement. Il a été trop brusque surtout en considérant le fait que cette scène était le point culminant de toute la pièce. Mais dans l'ensemble, il a très bien donné son rôle.

La pièce donc, fut très bien réussie. Mais quelle conclusion pourrait-on apporter? J'ai songé, à cette fin, de faire une interview avec les personnages mêmes de cette pièce. Je leur ai demandé une seule question: "Qu'est-ce que vous apportez le théâtre comme individu?" Voici les réponses recueillies.

Giles (John Boughton): "D'abord dans un but de loisir pour les autres; le plaisir est d'autant plus grand si on réussit à rendre la pièce intéressante."

Miss Casewell (Pauline Rowell): "C'est une façon de se faire connaître, de se faire valoir. Le théâtre me donne une satisfaction personnelle."

Sergent Trotter (Robert Kenyon): "Le théâtre, c'est l'homme — La compréhension de l'homme — La peinture de l'homme."

Roger Lanteigne 3e "A"



Il faut y penser

Sous la rubrique "il faut y penser", paraissait dans l'édition de l'Echo du 14 février un article signé du Père Allard qui invitait tous les étudiants et étudiantes à réfléchir sur leur engagement et leur responsabilité vis-à-vis le campus. Il faut construire le campus "le chantier est ouvert". C'est que le campus représente le contexte social et vital dans lequel doit se faire l'apprentissage de la vie et de ses responsabilités.

Notre présence ici n'a de signification qu'en rapport aux études; c'est notre raison d'être à tous, c'est notre contribution au campus et à l'univers. Pourtant vivre ce n'est pas seulement étudier, faire des devoirs, préparer des leçons et des examens. S'engager, prendre ses responsabilités sur le campus cela signifie encore communier aux autres et communier aux valeurs humaines et à tout ce que nous découvrons dans les parascolaires. Cette solidarité pourtant n'est pas toujours facile: elle nous dérange, elle heurte parfois notre égoïsme et notre apathie.

Les récents événements, pourtant, — boycottage des cours, grèves, séances d'études, manifestations — ont semblé réaliser cette solidarité à 100%. Tout le campus en a été saisi: étudiants, étudiantes, professeurs, administration, etc. Il faut donc conclure que cette solidarité est possible. Peut-on alors en dégager des conclusions, ce qui veut dire, quelles significations ces événements peuvent-ils avoir?

Mais réfléchir sur des événements, en découvrir des significations cela s'appelle aussi philosopher — quel grand mot! Mais puisqu'on ne peut mener une vie d'homme sans réfléchir on doit dire aussi qu'on ne peut vivre sans philosopher. Alors philosophons!

Comment un événement aussi banal peut-il être matière à réflexion philosophique? Disons plutôt que puisqu'il nous permet de philosopher, un tel événement n'est plus banal, ou encore que la philosophie le fait passer de la banalité à l'authenticité, ou enfin, que la philosophie s'occupe de banalités... Mais cet événement est-il banal? Je ne le crois pas.

Face à ces événements nous avons pu réagir par la peur, l'angoisse, ou simplement d'indifférence, ou encore découvrir là une occasion unique de réfléchir et d'agir constructivement. Nous nous sommes tout de même trouvés solidaires. Quelles significations cette solidarité implique-t-elle?

La solidarité suppose que l'homme n'est pas seul; "personne n'est une île". Elle suppose surtout que nous avons besoin des autres et que les autres ont besoin de nous. L'homme est finitude, incomplète nous répète-t-on souvent. Il est aussi possibilité de dépassement et pour se réaliser chacun a besoin des autres. Nous ne sommes pas comme Melchisédech, sans père ni mère. En entrant dans le monde la plupart des chemins sont déjà tracés pour nous; nous entrons dans un univers de significations où les valeurs sont déjà définies. Donc et par le corps et par la pensée ou l'âme nous rencontrons l'AUTRE.

L'autre pourtant n'est pas nécessairement l'ami, il peut aussi être l'ennemi. De même moi vis-à-vis de l'autre je puis être l'ami ou l'ennemi. Pour Sartre "l'enfer c'est les autres", et pour Gabriel Marcel "les autres c'est le ciel". Dans la plupart des cas il faut apprivoiser l'autre et s'apprivoiser soi-même.

Voilà bien l'important, la rencontre de l'autre, d'autrui. Essayons de voir ce qu'elle doit être cette rencontre et quels en sont les obstacles.

Vivre juxtaposés les uns aux autres ce n'est pas se rencontrer. S'en remettre à l'instinct grégaire ne peut être qu'un point de départ. Une rencontre authentiquement humaine présuppose la compréhension de part et d'autre. Les obstacles que nous rencontrons alors sont nombreux. Ils sont d'ordre psychologique lorsque nous percevons l'autre à travers les malentendus, les tabous, les différences de caractère, l'émotivité, les mythes, en un mot les préjugés. "Il est difficile de ne pas voir les autres de la manière dont on se voit".

Difficultés sociales aussi qui surgissent de facteurs économiques, politiques, des antécédents historiques, des privilèges de caste, de protocole etc. Les communistes, les anglais, le gouvernement sont alors bien souvent les auteurs "de tous nos maux".

L'autre rencontré à travers tous ces obstacles ne nous laisse pas indifférents toutefois. Nous réagissons souvent négativement en jugeant, en cataloguant, en étiquetant ou catégorisant. Nous faisons aussi des "enterrements", des déplacements en entrant à la maison; la femme à son tour gifle le petit garçon au retour de classe, à la manière de ce monsieur semoncé par son patron qui fait une scène à sa femme et celui-ci s'en prend au chat à coups de pied. Il faut bien trouver un responsable si l'on veut se justifier. Non seulement alors nous n'acceptons pas l'autre mais nous ne nous acceptons pas nous-mêmes.

Rencontrer l'autre positivement ou d'une façon authentique, c'est le considérer non comme un rival mais comme un associé. Comprendre l'autre, le respecter, c'est lui reconnaître tout ce qui le fait différent de nous. Accepter l'autre c'est accepter que l'autre puisse être lui-même, puisque se réaliser au même titre que nous. Accepter l'autre suppose donc que l'autre a des possibilités de dépassements. Mais comme l'autre a besoin de nous et que nous avons besoin de l'autre il faut admettre que nous possédions nous aussi des possibilités. En un mot on ne peut accepter l'autre sans s'accepter soi-même, sans se reconnaître alors dépendant et responsable de l'autre.

Accepter que l'autre ait des possibilités de dépassement c'est ce qu'on appelle l'acceptation inconditionnelle d'autrui. C'est rencontrer l'autre comme personne, comme sujet, et non comme objet. Cette acceptation est le point de départ de notre propre réalisation, car si l'autre n'a rien à nous donner nous ne serons rien puisque nous ne pouvons pas être sans l'autre. Il serait illogique alors de ne pas accepter l'autre puisque nous-mêmes nous voulons nous réaliser. L'argument logique cependant n'est pas très fort. La logique n'a jamais converti personne. Parlons plutôt d'authenticité.

Remettons maintenant ces réflexions dans le contexte des manifestations, des grèves dont nous avons parlé au début. Quelle signification pouvons-nous en tirer? C'est que tous, sur le campus, nous avons été sensibilisés à ces événements qui nous ont fourni une expérience privilégiée de rencontrer l'autre. Il a fallu discuter avec nos semblables, avec les professeurs, avec l'administration, avec "Actions", avec l'Université de Moncton, etc. Il a fallu tenir compte de leurs opinions, de ce qu'ils sont, des valeurs auxquelles ils tiennent. Il a fallu enfin agir, prendre des décisions, s'engager et solidariser. En un mot cet engagement et cette solidarité nous ont fourni à tous une occasion unique de nous rencontrer, de nous mieux comprendre, de nous rendre compte que nous devons tenir compte des autres et que les autres doivent tenir compte de nous, et enfin que tout cela ne va pas de soi, il faut être averti.

En définitive rencontrer l'autre c'est accepter de se dépasser, c'est l'aider à se dépasser. Pour cela il est nécessaire de s'oublier soi-même. Un pas de plus et nous rencontrons la charité chrétienne. En effet la charité est impossible sans cette acceptation inconditionnelle d'autrui; c'est son point de départ. "Tu aimeras ton Dieu... et ton prochain".

Et voilà, c'est ça philosopher sur des banalités. Et dire que nous faisons peut-être de la philosophie sans le savoir... seulement IL FALLAIT Y PENSER.

N. Doiron, ptre.

Heureux comme Ulysse...

Si Ulysse revint satisfait de son voyage, les représentants des étudiants du Collège de Bathurst sont revenus désillusionnés de leur randonnée à Frédéricton. Comme nous le savions, le gouvernement convoquait tous les représentants des institutions qui ont participé à la marche sur l'édifice provincial. Cette réunion a eu lieu tel que prévu le 4 mars dans la capitale provinciale.

Le Premier Ministre flanqué du président de la commission sur l'enseignement post-secondaire et quelques autres membres de son entourage a déclaré qu'ils avaient étudié de près les divers mémoires présentés, mais qu'ils ne pouvaient rien faire, ou très peu

pour le moment. Ils ont cependant déclaré que le gouvernement essaierait d'aider un peu plus les étudiants en augmentant quelque peu les bourses et les prêts; ils vont accorder une légère aide financière aux institutions. Inutile d'ajouter que les représentants des institutions ont tout de suite compris que malgré tous leurs efforts, ils n'ont même pas réussi à faire geler les frais de scolarité.

Maintenant que nous reste-t-il à faire? ACTIONS est sans le sou; l'exécutif sortant de charge, qui a fait un beau travail cette année, sera remplacée lors du congrès qui aura lieu ici même les 29-30 et 31 mars. La plupart des institutions membres d'AC-

TIONS viennent d'élire de nouveaux exécutifs, et ils ne sont pas encore initiés à leurs nouvelles fonctions. Mais ce qui est plus grave c'est que nous sommes à la fin de l'année et les ressources financières sont très limitées. Donc pour le moment, il y a peu de chose qu'on puisse faire. Les institutions nous ont envoyés au gouvernement provincial, le gouvernement provincial veut nous envoyer au fédéral car c'est lui en fin de compte qui ne nous donne pas suffisamment d'octrois. Nous allons ainsi "de Pilate à Caïphe", mais la situation ne s'améliore pas; On nous a annoncé une hausse du prix de la pension l'an prochain au Collège de Bathurst. J.B.D.